

Actes du Congrès
COLLÈGES CÉLÉBRATIONS 92
Conference Proceedings



MONTRÉAL MAY 24 25 26 27 MAI 1992

L'admiration intellectuelle, un stimulant pour apprendre

La conférence abordera la question de la qualité des rapports entre étudiants et professeurs comme explication de la réussite ou de l'échec de l'apprentissage. Ce rapport de l'étudiant au maître repose sur l'admiration intellectuelle. Il n'y a guère de passion d'apprendre sans cette admiration. Le maître avant que d'aimer l'étudiant doit avoir la générosité de lui communiquer sa science. La conférencière abordera aussi les effets néfastes de cette mode du « vécu » comme principe de connaissance.

DENISE BOMBARDIER
journaliste et romancière
Montréal (Québec)

Bien connue au Québec et en France pour ses prises de position fermes sur des sujets controversés, Denise Bombardier a commencé sa carrière comme chercheuse à la Société Radio-Canada. Elle a, par la suite, travaillé à de nombreuses émissions comme journaliste et animatrice. En plus de collaborer régulièrement aux magazines *Le Point* (Paris), *l'Actualité* (Montréal) et *Géo* (Paris), elle a publié, entre autres, *The Media Revolution in America and Western Europe* (essai), *Une enfance à l'eau bénite* (roman) et *Le mal de l'âme* (essai). Madame Bombardier anime présentement l'émission « L'envers de la médaille » à la télévision de Radio-Canada.

Intellectual Admiration, a Stimulus for Learning

The speaker will examine to what extent a student's success or failure depends upon the teacher-student relationship. The student's attitude to his teacher centres upon intellectual admiration without which there can be little desire to learn. The tonus, however, is on the teacher to pass on his knowledge rather than to love the student. The speaker will further consider the unfortunate side-effects of «one's own experience» as a principle of knowledge.

DENISE BOMBARDIER
Journalist and Writer
Montreal (Quebec)

*Denise Bombardier is well-known in Quebec and in France for her strong stand on controversial issues. After working as a researcher for Radio-Canada, she became a journalist and anchorperson. She has contributed regularly to the magazines *Le Point* (Paris), *l'Actualité* (Montreal) and *Géo* (Paris). Among her publications are *The Media Revolution in America and Western Europe*, *Une enfance à l'eau bénite*, and *Le mal de l'âme*. Madame Bombardier is presently the anchorperson of «L'envers de la médaille» (*The Other Side of the Coin*) on Radio-Canada.*

Conférence 3A1

Collèges
créateurs d'avenir

Colleges
creators of the future



Association des collèges
communautaires du Canada



Association québécoise de
pédagogie collégiale

L'ADMIRATION INTELLECTUELLE UN STIMULANT POUR APPRENDRE

Conférence de Denise Bombardier

Je vous remercie M. Lemelin. Au début de cette séance on vous a dit que la séance allait commencer en force et qu'elle se terminerait dans la joie, j'espère que la force peut aussi être joyeuse.

En m'adressant à vous ce matin, je dois vous dire que j'ai la conscience d'être devant un groupe professionnel qui se sent à raison dévalorisé par une société qui a perdu le sens des valeurs. En effet, un société qui refuse de reconnaître que les enseignants sont la clé de voûte de son avenir intellectuel et de son progrès social, est une société vouée à l'échec. Lorsque le métier d'enseigner n'attire plus les meilleurs étudiants, comme c'est trop souvent le cas hélas de nos jours, il y a péril en la demeure. Lorsque l'école, au sens large du terme bien sûr incluant tous les niveaux d'enseignement, est avant tout considérée comme une institution de rattrapage et de suppléance face à toutes les carences affectives, sociales ou économiques de ce que l'on appelle par quel barbarisme d'ailleurs «les clientèles», plutôt que d'être d'abord le lieu privilégié d'apprentissage intellectuel, on est en droit de s'inquiéter. Lorsque les enseignants en arrivent par perversion idéologique, à se percevoir à peu près comme des travailleurs comme les autres, plus fonctionnarisés sans doute, rompant ainsi avec toute la tradition humaniste, l'on est aussi en droit de s'interroger sur la pertinence et la qualité de leur enseignement.

Lorsque d'autre part, les élèves n'ont pas un minimum de respect pour ceux qui leur enseignent, comment arriveront-ils à apprendre? Si c'est revenir en arrière que de s'appuyer sur la tradition intellectuelle qui depuis le début de nos civilisations a permis à l'homme d'accéder au progrès et à la dignité, et bien revenons en arrière. C'est peu dire que nous avons perdu le sens commun. Comment, en effet, avons-nous pu croire qu'une dépersonnalisation progressive des rapports enseignants-étudiants, au nom de l'efficacité structurelle et organisationnelle, voyez je n'arrive même pas à dire ces mots qui sont devenus des mots incompréhensibles pour définir le milieu de l'éducation, comment avons-nous pu croire en effet, que cette dépersonnalisation n'allait pas conduire inévitablement à une déhumanisation de la relation maître-élève, avec comme conséquence une déperdition de l'envie d'apprendre chez les jeunes et du désir de transmettre les connaissances chez les enseignants.

Retournons donc en arrière, rappelons-nous Socrate, le bon vieux Socrate entouré de ses disciples et à bien y penser, il n'est pas sûr que Socrate aurait été populaire dans les années qui nous concernent. Il est évident que de nos jours les enseignants pour intéresser leurs élèves ont un compétiteur de taille et un compétiteur qu'il ne peuvent pas combattre et sur lequel ils ne pourront jamais gagner, qui est la télévision. À partir du moment où les étudiants attendent de leurs enseignants qu'ils soient aussi intéressants, confondant l'intérêt avec le divertissement, donc qu'ils

soient aussi divertissants que les animateurs de télévision, et je ne parle pas des animateurs d'émissions dites sérieuses parce que nous savons par notre cote d'écoute nous aussi que nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas relever ce défi, il est évident que les enseignants ont déjà perdu la partie. Mais nous reviendrons à cette influence de la télévision sur l'école.

Mais pour le moment restons avec Socrate, Socrate qui pratiquait la maïeutique, c'est-à-dire l'art d'accoucher les esprits. Je préfère le vocabulaire socratique au vocabulaire bureaucratique. Enseigner est un art, en effet, un art et une passion. Et il faut revenir à ces notions si belles, si simples et qui échappent aux objectivations obsessionnelles des technocrates de tout poil. Enseigner est un acte de générosité et d'espoir. C'est avoir le sentiment que l'on doit faire partager à d'autres les connaissances acquises, étant entendu que le monde des connaissances et la vie intellectuelle en général commande le respect. C'est un acte d'espoir également, car c'est croire que l'acquisition des connaissances permet à la personne de s'affranchir des contraintes matérielles pour accéder à plus de liberté et à plus de conscience. C'est au fond un véritable acte dans la pensée humaine, acte de foi dans la pensée humaine.

Enseigner c'est aussi savoir plus que les autres, ce qui implique bien sûr une responsabilité plus grande que celle exigée dans d'autres types d'activités humaines. À cet égard, nous avons mal compris le concept de démocratisation de l'enseignement ici au Québec.

Notre volonté de briser l'injustice sociale, qui consistait à écarter du système d'éducation une majorité de jeunes qui ne pouvaient financièrement y accéder, était nécessaire. Mais démocratiser n'est pas niveler. Le nivellement est l'effet pervers de cette démocratisation et nous n'avons pas su éviter ce piège. À vouloir mettre tout le monde au même niveau, d'ailleurs il existe un mot charnière dans la langue française parlée au Québec, vous voyez que je ne parle pas de langue québécoise, c'est le mot «niveau»; vous n'avez qu'à ouvrir la télévision le soir au téléjournal pour voir que tout le monde est au niveau. Donc il y a une obsession, parce que les mots ne sont pas innocents n'est-ce-pas, on a les mots charnières qui reflètent les réalités d'une société particulière; je suis sûre par exemple qu'en France, société plus hiérarchisée, le mot «niveau» n'est pas le mot charnière. Ce serait plutôt le mot «supérieur» qui serait charnière. À vouloir donc mettre tout le monde au même niveau, à vouloir en particulier donner l'illusion au fond d'un fallacieux principe d'égalité que le statut d'enseignant et celui de l'élève est de même nature, nous avons saboté la relation essentielle entre eux. De là le changement de vocabulaire. Il n'a plus été question que de travailleurs de l'enseignement et de clientèle scolaire.

D'ailleurs à cet égard lorsque l'on veut vider un concept de son sens, on change les mots et lorsque l'on parle au Québec dans un autre domaine lorsqu'il s'agit de la culture, on ne parle plus que d'industrie culturelle, on ne parle plus que de produit

culturel et alors il faut s'inquiéter et se demander: mais où donc est la culture et où donc à ce moment-là est l'acte de créer? Et on ne parle pas de cette façon par hasard. Au fond, les industries culturelles ne devraient pas relever du Ministère de la culture, mais du Ministère de l'industrie et du commerce. Il faut savoir identifier les choses.

Il ne doit pas y avoir une telle réalité que «la clientèle scolaire». L'école n'est pas un garage, où l'enseignant serait un mécanicien et l'étudiant un propriétaire de Honda à réparer. À vouloir à tout prix rendre l'école efficace et rentable, on la vide de son âme et on dénature ceux qui l'habitent. Je voudrais bien me faire comprendre ici, il n'est pas question pour moi de croire que l'école ne doit pas servir aux étudiants par la suite et je crois que cette insistance systématique que l'on a mis à rendre l'école si efficace, à vouloir à tout prix qu'elle serve absolument une fois l'étudiant sorti de l'institution, qu'elle lui serve au fond simplement à gagner sa vie; je crois qu'il faut s'interroger là-dessus. L'école doit aussi, sinon avant tout, servir à gagner son âme.

Enseigner est aussi un acte gratuit. Encore que la rémunération qui s'y attache doit indiquer l'importance sociale qu'on y accorde. Et vous n'avez pas devant vous quelqu'un qui croit que les enseignants sont trop payés, vous avez devant vous cependant, quelqu'un qui croit que les enseignants sont des gens qui doivent être meilleurs que les autres. Mais enseigner est un acte gratuit, et la nuance ici est nécessaire et détermine même l'essentiel. Enseigner est un élan gratuit qui part d'un acte de raison et du cœur et c'est pourquoi un enseignant qui n'aime pas enseigner ou n'aime plus le faire, doit se retirer tant les conséquences sur les étudiants sont grandes. J'apprenais cette semaine, qu'une proportion très importante des enseignants devraient prendre leur retraite d'ici quelques années. Je crois que si on décapite le monde de l'éducation de son expérience, il faudra savoir quelles en seront les conséquences. Il n'y a pas de mutation dans le domaine de l'éducation. On ne remplace pas des enseignants comme on remplace des pièces de mécanique dans une usine. Et on ne peut pas effectivement enlever l'expérience, la mémoire, l'expertise et lâchons le mot, puisque je vois qu'il y a beaucoup de gens qui ont aussi des petites lunettes dans la salle, la sagesse, sans conséquence. La jeunesse a des vertus mais ce ne sont pas nécessairement les mêmes.

Bien que l'éducation permanente soit une nécessité pour l'adulte, le goût d'apprendre, la curiosité, le mot est si beau dans son sens noble; d'ailleurs dans mon propre métier c'est ce qui détermine un bon journaliste d'un moins bon journaliste, c'est la curiosité. Ce goût d'apprendre se développe on le sait dans la jeunesse et l'on ne revit pas deux fois sa jeunesse. Je disais plus tôt que la relation enseignant-étudiant n'est pas une relation d'égalité. Cela m'apparaît évident, en dépit d'un discours dominant à cet égard, un discours qui ne masquerait-il pas le refus de l'enseignant à assumer ses responsabilités. Les enseignants qui insistent pour affirmer qu'ils sont avant tout les amis de leurs élèves m'inquiètent, de même que

les parents qui tiennent le même langage à leurs enfants. Vous savez, il y a eu une mode au Québec où les parents ont exigé que les enfants les prénommèrent. Or, il y a une personne au monde que l'on peut appeler maman et une personne que l'on peut appeler papa. Des Claude, des Louise, des Ginette et des Robert on en rencontrera au cours de sa vie et l'insistance qu'ont mis les parents à vouloir établir la relation avec l'enfant, et nous savons bien tous tant que nous sommes que nous sommes jusqu'à la fin de notre vie les enfants de nos parents, cette insistance devait au moins nous obliger à certaines questions. Pourquoi? Les parents ne seront jamais les amis de leurs enfants; ils peuvent comprendre leurs enfants mais les jeunes des amis ils en ont autour d'eux. Ce que l'on attend d'un parent ce n'est pas la même chose; et je crois que c'est la même chose pour les enseignants. Les disciples de Socrate ne le tutoyaient pas. Je n'ai pas tutoyé les religieuses de même que les laïcs qui m'ont enseigné. À vrai dire, ce ne sont pas les plus gentils et les plus familiers qui m'ont le plus appris et qui m'ont donné le goût d'apprendre. Ce sont ceux qui m'impressionnaient le plus et qui commandaient mon respect. Et ceux qui ont été les plus déterminants pour moi sont ceux que j'ai admiré. L'admiration, oui l'admiration comme instrument de transmission des connaissances. Il me semble que l'on a oublié cette vérité première.

Les enseignants n'ont pas le droit moral je dirais de se soustraire au rôle de modèle pour les jeunes. À cet égard, je vous renvoie au premier tome de l'enquête dirigée par le chanoine Jacques Grandmaison sur les jeunes au Québec. Le premier tome porte sur les jeunes, je crois c'est jusqu'à vingt ans, où l'équipe de chercheurs a constaté que les jeunes qui n'étaient pas plongés dans le désarroi, les jeunes qui étaient encore capables d'identifier un certain nombre de valeurs et s'y référer, et qui avaient de l'ambition dans la vie, qui avaient surtout un idéal; sont les jeunes pour qui des adultes avaient été des modèles. Cela a l'air simple d'affirmer une telle chose mais il faut croire qu'on avait perdu et qu'on a perdu beaucoup de simplicité au Québec, même si l'on croit qu'on en est très familier. Il faudra bien redire un jour que le savoir est une vertu, que ceux qui savent davantage parce qu'ils ont fait l'effort d'apprendre, ne doivent pas provoquer notre méfiance sous prétexte qu'ils sont susceptibles de nous écraser.

Un certain discours idéologique des spécialistes de l'éducation ne recouvre, il me semble, rien d'autre qu'un anti-intellectualisme qui a toujours eu ses racines dans notre passé plus ou moins récent. La grande peur des instruits nous poursuit toujours. Et je crois que se rattache à cet anti-intellectualisme cette mode du vécu qui se vérifie partout, qui se vérifie en particulier à la télévision et qui a au fond dénaturé les émissions d'information. Il est important que les gens témoignent de ce qu'il sont, mais le témoignage ne peut jamais tenir lieu d'analyse. Et quand je disais qu'il y a derrière cela une attitude anti-intellectuelle, c'est qu'à partir du moment où tous les problèmes ne sont plus présentés que par l'expérience des individus, il n'y a plus de possibilité de réflexion sur les problèmes, il n'y a plus possibilité d'avoir un débat d'idées. Or, ce vécu a pénétré l'école et l'école ne s'est

pas méfiée. On veut que les jeunes, à travers des compositions par exemple, témoignent de leur vécu. On est obsédé, on a peur que tout ce qui a l'air d'être étranger à ce que l'on est, ne soit pas assimilable. Or, y a-t-il quelque chose de plus anti-intellectuel que cette façon de voir et de plus réducteur également de la capacité de l'être humain de raisonner? Il faut reconnaître également que ceux qui savent davantage parmi les enseignants, ne sont pas obligatoirement les meilleurs pédagogues, c'est-à-dire ceux qui peuvent allumer la flamme chez leurs étudiants.

Vous savez à l'époque des religieuses, elles n'étaient pas toutes très instruites et il faut bien dire que celles qui nous enseignaient en savaient parfois à peine plus que nous; c'était l'époque. J'ai eu une expérience intéressante parce que j'ai revu certaines des religieuses qui m'ont enseigné et en particulier une de celles qui, sur le plan intellectuel, a eu le plus d'influence sur moi. Quand j'avais treize ou quatorze ans, j'avais l'impression qu'il n'y avait pas plus grande intellectuelle au monde que ma religieuse, parce qu'elle avait de la rigueur et qu'elle nous obligeait à la rigueur. Je l'ai revu vieille dame, malade, et je me suis rendu compte à ce moment là, parce que j'avais un peu cheminé et un peu continué; au fond des limites de ce qu'elle savait. Mais d'une certaine manière elle n'avait pas de limites, puisqu'elle m'avait donné le goût à moi et à d'autres sans doute, de ne pas en avoir.

L'enseignant idéal, le maître pour reprendre le vocabulaire des jeunes disciples de Socrate, c'est celui qui réussit à communiquer une sorte de vertige à ses élèves, vertige face à leur ignorance, vertige face à ce monde inconnu et grisant qui est le monde de la connaissance. Le vrai maître ne rassure pas, il inquiète son élève. Il le met en situation de manque donc provoque en lui l'envie de se dépasser, il le rend insatiable. L'élève repu ou ennuyé est un jeune à qui on n'a pas transmis le plaisir d'apprendre. C'est que pour transmettre ce plaisir, il faut l'éprouver soi-même et il est vrai que votre tâche est lourde; lourde des structures qui vous contiennent; lourde de ses objectifs de rentabilité et d'efficacité, entendu au sens du commerce; lourde de la démission des parents face aux jeunes qu'ils vous confient; et enfin lourde de la dévalorisation que vous devez vivre douloureusement mais que vous avez vous-même certainement nourrie par certaines attitudes collectives dans les dernières décennies.

Lourde donc des structures qui vous contiennent. Il est évident que quand on voit cela de l'extérieur, on a l'impression que l'enseignant n'est qu'un des éléments du système d'éducation. Or l'enseignant devrait être reconnu comme étant au coeur du système d'éducation.

Lourde des objectifs de rentabilité et d'efficacité, il est évident qu'on veut aussi que vous participiez, que vous soyez en quelque sorte un instrument de cette rentabilité. Or la transmission des connaissances ce n'est pas un acte de rentabilité. Et j'imagine la difficulté et certainement le problème de conscience que vous devez avoir parfois, entre ce que vous avez envie d'enseigner et ce que vous devez enseigner.

Lourde de la démission des parents, on ne peut plus continuer à dire que la responsabilité est collective, il faut qu'il y ait des groupes de la collectivité qui soient identifiés. Et il est vrai que la démission d'un très grand nombre de parents qui se débarrassent de leurs enfants et qui attendent que l'école fasse tout ce qu'ils n'ont pas eu le temps, le goût et la capacité de faire; il est vrai que cela vous met dans une situation invivable parce que cela vous met immédiatement en échec. L'école ne peut pas elle non plus remplacer la famille.

Lourde, je disais aussi, de cette dévalorisation que vous ressentez; mais il faut bien dire qu'un certain comportement collectif des enseignants a participé, a aidé dans l'opinion publique, à cette dévalorisation. Des enseignants qui venaient dire par exemple à la télévision qu'ils faisaient des jobs, je ne sais pas s'ils se rendaient compte des conséquences que cela pouvait avoir à moyen et à long terme dans l'opinion publique. Je ne veux pas confier mon fils à des gens qui font des jobs, je veux confier mon fils à des gens qui ont le sentiment qu'ils font un métier exceptionnel et qui ont en quelque sorte, lâchons le mot, «la vocation».

Ceci étant dit, d'autres conférenciers l'ont exprimé devant vous depuis le début de votre congrès, il faut revenir aux valeurs. La relation maître-élève doit redevenir une relation d'admiration-respect et ce dans deux sens. Admiration pour celui qui nous enseigne, qui nous donne son savoir et la possibilité de nous dépasser et de le dépasser lui-même, et respect de celui qui ne sait pas mais qui fait l'effort nécessaire pour y arriver. Or pour en arriver à cette relation, il faut que la société renvoie aux jeunes une image de l'enseignant qui soit valorisée. Il faut que les jeunes aient un minimum de respect pour les professeurs, qu'ils aient la conscience de la nature particulière de leur métier, qu'ils sachent que ce métier se rattache à une tradition millénaire. Or cela suppose que les jeunes aient un système de valeurs auxquelles se référer, il faut qu'ils puissent hiérarchiser ces valeurs, affirmer par exemple que certaines choses sont plus importantes en terme moral que d'autres; or vous le savez très bien, une partie des enseignants au nom d'une interprétation tordue de la liberté de l'autre, se sont refusés à transmettre des valeurs.

Et je vais vous illustrer cela par quelque chose qui m'est arrivé il y a moins d'un mois. J'ai reçu de la part d'un enseignant du niveau secondaire, une lettre avec des textes d'élèves et cet enseignant me disait: «Madame, je regarde à la télévision vos émissions, il est beaucoup question d'éducation, je vois qu'il est question aussi des valeurs et que vos invités se préoccupent du remplacement des élites. Je vous envoie deux compositions d'élèves du secondaire, trois ou quatre je crois, qui sont mes meilleurs élèves et je veux vous dire soyez rassurée Madame, il y a derrière une élite de remplacement.» Mais elle ajoutait: «Vous savez l'imaginaire des élèves n'est pas notre imaginaire à nous», elle était certainement de ma génération, «et ce ne sont plus des contes de fées c'est plutôt Edgard Allan Poe» et elle disait également: «Un des élèves qui a écrit le texte est un peu inquiet, il a peur que vous croyiez qu'il est

violent or je vous assure c'est un enfant, c'est un jeune qui est très doux et qui a une très grande sensibilité et qui a beaucoup de jugement.» Le premier texte s'appelait «Le plaisir de tuer» et c'est un texte qui se passait dans l'Allemagne nazie où il était question d'un jeune officier qui allait tuer les juifs chaque nuit. Cela se passait à Berlin, visiblement il fallait, j'y ai reconnu toute la littérature nazie, néo-nazie, il n'a pas pu inventer que cela se passait dans tel quartier de Berlin en 1938; c'était le premier texte.

Le deuxième texte écrit par des jeunes filles était aussi un texte, cela s'appelait: «La descente aux enfers», et c'était l'histoire d'un peintre qui vivait avec sa femme dans une maison où il y avait des ombres, il avait peur des êtres qui l'habitaient et à la fin sa femme avait tellement peur, qu'elle lui a demandé de le tuer tout cela était bien décrit: «Elle lui a rentré le couteau, elle lui enfonce le couteau dans le coeur et après cela il fait des oeuvres, il fait des tableaux extraordinaires parce que sa sensibilité a été poussée à bout.»

J'ai cru que c'était de la provocation, j'ai d'abord vérifié par l'adresse si cet enseignant était vraiment dans cette école, elle y était. J'ai téléphoné et elle m'a rendu mon appel et elle était un peu, en tout cas elle avait hâte de voir ma réaction. Elle a été déçue de ma réaction. Je lui ai dit: «Madame, pourquoi m'avez-vous envoyé ces textes?». Et elle m'a dit: «Mais pour vous montrer comment les jeunes savent bien écrire». Mais j'ai dit: «Madame ce qu'ils ont écrit...» Oh! mais elle m'a dit: «Il ne faut pas tenir compte de cela» et j'ai dit: «Madame est-ce que vous savez qu'il y a une loi au Canada sur la littérature haineuse et que c'est un acte criminel?».

Elle m'a dit: «Écoutez là si vous voyez cela comme ça, là on ne se comprendra jamais.» Alors je lui ai dit: «Mais écoutez vous êtes une pédagogue, vous me dites que ce jeune n'est pas violent», elle m'a dit: «Non». J'ai dit: «Heureusement qu'il ne passe pas à l'acte.» Mais je lui ai dit: «Mais vous ne l'avez pas fait venir pour lui expliquer que ce qu'il écrivait était terrible, que le nazisme on sait ce que c'est, on sait ce que cela a donné, cela a été la plus grande tragédie dans l'histoire de l'humanité, il connaît le génocide visiblement.» Oui mais elle m'a dit: «Il ne faut pas tenir compte de cela, vous avez vu il n'y a pas de faute de français.» Je lui ai dit: «Quelle note lui avez-vous donnée?». Elle m'a dit: «La meilleure». Alors je dis: «Mais Madame, vous devez quand même parler à ces jeunes, moi je crois que les pédagogues sont des gens justement qui doivent orienter les jeunes.» Elle m'a dit: «Écoutez je vois que vous avez l'esprit du privé» m'a-t-elle dit et j'ai noté, oui c'est cela: «Que vous avez l'attitude qu'on retrouve dans le privé parce que vous avez des certitudes et nous au publique on n'a pas de certitude, on n'est pas là pour dire aux jeunes quoi faire en matière de morale.»

Vous voyez jusqu'à quelle aberration tout de même. Ce cas peut-être est unique et même s'il est unique, il est grave. Il est grave que certains enseignants de bonne foi, elle était de bonne foi, elle était sincère, mais Hitler aussi était sincère. La sincérité n'est pas une qualité si elle n'est pas contenue dans un système de valeurs qui met

de l'avant la primauté de la dignité humaine et je crois que c'est là que mène ce refus de vouloir transmettre un système de valeurs aux jeunes. Ça va jusque là. Et c'est très inquiétant. En faisant cela, en refusant de transmettre des valeurs, les enseignants, ces enseignants savaient-ils qu'en agissant de cette façon, non seulement ils se soustraient à leur devoir, mais que de plus ils participent à la banalisation de ce si noble métier qu'est le leur. Pourquoi les jeunes croiraient-ils que le métier d'enseignant est important si tout est égal à tout?

La relation maître-élève doit aussi être à l'abri des conflits sociaux, de la violence, de l'agressivité et de la vulgarité. Si l'école est un champ de bataille ce ne sont pas les connaissances que l'on apprend, on apprend à se battre. Il y a un rituel nécessaire, je dirais même une liturgie dans la transmission des connaissances qui suppose le silence, la concentration et la politesse. Les relations enseignants-étudiants qui ne reposent pas sur la politesse, signe extérieur du respect de l'autre, n'augure rien de bon et à cet égard je vous citerai Coundera qui dit: «Une société où tout le monde se tutoie n'est pas une société plus familière, c'est une société où l'impolitesse et la grossièreté sont organisées.» Votre tâche n'est certes pas facilitée par l'absence de politesse des jeunes à votre endroit. Vous savez quand je rentre dans les écoles et ça m'arrive, je suis toujours frappée de cette impolitesse. D'ailleurs quand des gens s'adressent à moi, quand je vais à la banque et que la jeune fille me dit: «Combien tu veux?» Parce qu'il faut bien dire une chose, si la politesse n'est pas à la base de notre code d'échange, quel est l'autre code d'échange? Votre tâche n'est guère facilitée de plus par le refus de l'admiration, lequel s'alimente dans ce relativisme dont j'ai parlé plus avant. Vous savez, pourquoi on admirerait certaines personnes, puisque tout le monde est pareil? L'admiration dans notre esprit à nous ça suppose qu'il y a des êtres supérieurs qui nous écrasent, donc qu'on est constamment en réaction contre cela. L'admiration n'est possible que si on accepte qu'il y ait moralement des gens qui par leur comportement peuvent être des modèles à certains moments, donc peuvent être non pas supérieurs mais vous savez très bien ce que je veux dire.

On ne peut pas admettre bien sûr que les jeunes insultent les enseignants, pratiquent à leur endroit la violence verbale, lorsqu'ils ne passent carrément à l'acte. Et récemment, il y a un incident qui est arrivé dans une des écoles et je voyais la rationalisation après coup, de tout le système scolaire autour de cela. Il me semble que ça devrait être clair, on ne devrait pas se mettre à rationaliser et essayer de comprendre que l'étudiant qui a battu, c'est parce qu'il est battu lui-même; parce que avec cette logique, on va continuer cette violence là. Il y a une différence entre comprendre et justifier. Or on a beaucoup de difficulté lorsqu'on n'est pas très aguerri, de comprendre sans justifier.

Il est question de réforme de nouveau, on parle même de nouvelle révolution tranquille en éducation. Sans doute, devons-nous nous souvenir de quelques vérités essentielles sinon éternelles. D'abord qu'il faut assurer la primauté de l'homme sur

les structures; qu'il faut affirmer que l'école c'est d'abord une relation maître-élève; permettre à cette relation unique, irremplaçable de s'épanouir et de porter fruit. Une société et je le répète encore, a besoin d'élite et de modèles pour la faire grandir. Il faut affirmer haut et fort que les enseignants font parti de cette élite; ils ont le devoir d'être à la hauteur de leur si précieuse tâche qui est celle d'accoucher les esprits; mais ils sont en droit d'attendre que la société, la société tout entière, en particulier à travers ses jeunes, leur reconnaisse un rôle exceptionnel et leur porte un respect et une affection toute particulière.

Je vous remercie.